



Les larmes de Fourvière

Au pied de la colline de Fourvière,
deux ombres zigzaguent d'une ruelle à l'autre via les traboules
dans la pénombre du quartier Saint-Jean.
Il faudrait être complètement maboul -
se murmurent sur un banc de vieilles gens,
pour se hisser le long des murets jusqu'au sommet
sans prendre, comme Jean Moulin, la bonne vieille ficelle
mais en empruntant la montée des Carmes Dechaussés,
voie piétonne médiévale qui fut celle
du bon temps des ouvrières du Lyon d'hier.

La vue serait aussi resplendissante du haut de la tour Rose -
s'exclament les anciens, assis place de la fontaine Saint-Jean, éreintés.
Mais une fois grimpé sur les toits du vieux Lyon, la métamorphose
s'opère et d'un coup de crayon de Part-Dieu, éjectés
les secrets trabouliens des labyrinthes et des cours emplies de prose,
oubliées aussi les marches puis les côtes de la Croix Rousse.
Comme par magie, la Basilique de Notre Dame apparaît sous son plus bel appareil,
telle une renaissance, sublimée par l'œil de Bossan, en contre bas, sans avoir la frousse,
la Saône et le Rhône brillent de mille feux sous le regard insulaire de la place Bellecour et de l'opéra.
Face à la montée des émotions, il est grand temps de laisser descendre les larmes de Fourvière.

Cyril SUQUET © Mai 2011